

Nicolas Lévesque, (...) *Teen Spirit.*  
*Essai sur notre époque*  
Québec, Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale »,  
2009, 147 p.

Benoît Melançon  
Université de Montréal

Les historiens de la culture sont toujours confrontés à la même question : quelle échelle utiliser ? Se concentrer sur l'étude de ceux que l'on appelle les génies restreint la validité des conclusions que l'on peut en tirer. En revanche, l'analyse des grands groupes, par exemple les nations, mène souvent à des généralisations. Parmi les façons de résoudre cette aporie, certains ont proposé de rassembler les individus en

*générations*, voire en catégories plus fines, les *générations littéraires*. Une discipline comme l'histoire de la littérature n'a pas manqué d'exprimer son scepticisme devant la méthode proposée par Albert Thibaudet dans un article de 1921, « Réflexion sur la littérature : l'idée de génération », mais l'histoire (voir les travaux de William Strauss et Neil Howe) et le journalisme n'ont pas ces réserves : il est courant d'entendre parler de génération dans les travaux d'historiens et dans la presse.

Nicolas Lévesque, dans un registre différent, celui de l'essai, reprend à son compte cette façon de saisir un groupe social, le sien, tout en reconnaissant par avance les limites de ce genre d'entreprise. Dans (...) *Teen Spirit. Essai sur notre époque*, il essaie de comprendre sa propre génération, lui qui est né en 1974 :

*Mon époque, époque méprisée, bâtarde, humiliée, époque X, Y et pourquoi pas Z, époque de la dépression et de la déception [...]. Mon époque, celle que j'ai envie de défendre, de comprendre, de prendre sous mon aile, celle dont j'ai envie de me rapprocher, celle que je désire mieux connaître au lieu de l'abandonner sous le poids de la plainte généralisée (p. 10).*

Sans y insister, il définit cette époque contre celle qui la précède, le *baby-boom*. Son autoportrait est nourri par la pratique professionnelle de Nicolas Lévesque, qui est psychologue en cabinet privé. La forme qu'il a retenue est celle de l'*essai-collage* :

Ce livre est un mélange d'inédits et de fragments choisis à l'intérieur de textes qui ont fait l'objet de précédentes publications [...]. On en trouvera ici une version broyée, hachée, composée, remaniée et recomposée (p. [151]).

Ni démonstration étroitement sociologique ni programme d'action politique, le livre est constitué de trois parties d'inégale longueur.

La liaison entre les deux premières, « Le rituel de passage » et « De l'esprit adolescent », est nette : il s'agit d'énoncer un diagnostic sur la génération dont fait partie l'auteur. Ce qui la caractérise tient en un mot : *adolescence*.

La révolte adolescente contre l'autorité est superbe, irrésistible, profondément tragique et humaine, mais que se passe-t-il lorsque l'adolescence devient l'ordre établi, lorsque le rêve d'effacer toute trace de l'héritage incarne la philosophie qui gouverne notre monde ? (p. 92)

Pour sortir de l'adolescence, pour entrer dans la vie adulte, il faut accepter, sans s'y inféoder, une filiation, un legs, une tradition. Or la société actuelle traverse « une crise de la transmission de l'héritage culturel » (p. 74). Toute la difficulté est là : accepter l'autorité, sans céder à la censure que celle-ci peut imposer. Pour cela, il faut des « passeurs », parmi lesquels intellectuels et psychanalystes :

Dans le jeu actuel, les règles exigent le déni de la dette et le mirage des naissances orphelines perpétuelles, et il est évident que les intellectuels et les psychanalystes, qui incarnent l'importance de la mémoire, de l'histoire, des identifications, font office de négligés dans un univers où règne le culte d'un Moi sans antécédents, qui n'accepte d'être soumis à aucune influence, ce qui, par la bande, le force à rechercher l'influence de tout ce qui, sans avoir un visage humain, donne un feeling (littéralement : une émotion) (p. 72).

La troisième partie de l'ouvrage, « La psychanalyse et le monde contemporain », entretient avec celles qui précèdent des liens assez lâches. Nicolas Lévesque y appelle de ses vœux une nouvelle pratique de la psychanalyse, à distance des

institutions, dans la proximité des analysés. S'il est vrai que la dépression est répandue, les défenseurs de cette « psychanalyse contemporaine » (p. 125) doivent en chercher les causes sociales aussi bien que personnelles : « la censure morale, médicale et pharmaceutique de la dimension politique de la dépression » serait « un des plus grands scandales de notre époque » (p. 145). Là encore, il s'agit de trouver la meilleure façon de sortir de l'adolescence.

Devant pareils constats, l'auteur aurait pu baisser les bras et verser dans la prose apocalyptique. Ce n'est pas (toujours) le cas. Même en ces « temps insécurisants » (p. 56), il faut savoir résister et leur opposer un « livre intempestif » (p. 7).

L'adolescence a fait son temps. Le cynisme aussi. [...] Être optimiste, sans être naïf, semble même l'attitude la plus révolutionnaire — le pessimisme n'est-il pas devenu le nouveau conformisme ? (p. 95)

Il ne faut pas revenir aux « ordres anciens » (p. 41), il ne faut pas céder à la « doxa matérialiste » (p. 50); il faut bâtir « une communauté à venir » (p. 51).

Pour l'essentiel, l'interprétation du monde d'aujourd'hui que propose Nicolas Lévesque dans (...) *Teen Spirit. Essai sur notre époque* est facile à suivre. Elle pose cependant trois problèmes.

Le premier est que, sur le fond, elle n'est guère nouvelle. Le « projet boomer » aurait été « de détruire toute marque de l'héritage, dans la jouissance de tout tourner en dérision, d'effacer toute trace du passé (et de l'avenir) » (p. 95) ? Les rôles familiaux, notamment celui des pères, est en train de changer ? L'intériorité n'a pas la place qu'elle devrait avoir dans les sociétés contemporaines ? Celles-ci traverseraient une crise

d'identité ? Tout cela est difficilement contestable, mais ce n'est pas la première fois qu'on l'entend.

Les exemples retenus par Nicolas Lévesque auraient pu permettre de singulariser son diagnostic et de nourrir son relatif optimisme (d'autant que la plus grande originalité de son approche se trouve là), mais il y en a beaucoup trop peu. L'approche est en effet fort généralisante. Soit l'affirmation suivante :

Dans le mouvement du deuil de toute grandiosité [*sic*], nous découvrons les merveilles dissimulées dans le quotidien, le simple, le proche, les petites choses, même si, pour le moment, cela se fait au détriment de ce qui est lointain, complexe et abstrait (p. 48).

Mais encore ? Quelles « petites choses » contre ce qui est « abstrait » ? L'abstraction : voilà ce dont il aurait fallu se méfier.

La troisième difficulté posée par la lecture de Lévesque vient de son absence d'inscription géographique ferme. D'une part, l'univers culturel évoqué — plus de cinéma et de télévision que de littérature — est mondialisé, de Disney à Kurt Cobain (à qui le titre du livre est emprunté). De l'autre, la culture québécoise apparaît souvent, mais sans contexte explicatif, comme si l'ouvrage était destiné à un lectorat strictement local : il n'est pas sûr que tous les gens intéressés par l'adolescence comme facteur d'explication du monde occidental connaissent l'existence d'une émission de la télévision radio-canadienne intitulée *Et Dieu créa... Laflaque*, du roman *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon (rapproché de... *Sex and the City*), d'une publicité pour le parc

d'attraction Marineland ou d'un album de Pierre Lapointe, *La Forêt des mal-aimés*.

On peut étendre cette remarque à la langue de Nicolas Lévesque. S'y mêlent un français dont on dira, à défaut de meilleur terme, qu'il est « standard » et des mots ou expressions propres au Québec : *moustiquaire* et *garde-robe* employés au masculin, *tatou* confondu avec *tatouage*, *gang* mis au féminin, *vedge* comme substantif (du verbe *vedger* : *glander*), l'adjectif *boostée*. La compréhension n'est jamais entravée, mais l'attention du lecteur peut être divertie en quelques occasions par l'apparition du local dans ce qui paraît avoir valeur quasi universelle.

Pourquoi le souligner ? Parce que cela permet de revenir au problème théorique que pose le concept de *génération*. À une époque, non sans naïveté, on a pu croire que le cadre existentiel d'une génération était la nation : mêmes écoles, mêmes médias, mêmes lectures. Il n'est plus possible de penser ainsi la période contemporaine, mondialisation oblige. Internet, notamment, a changé les manières de consommer la culture, et de se définir par rapport à elle, et elle est en train de bouleverser profondément les modes de constitution des communautés. Nicolas Lévesque n'aborde que très accessoirement cette double question. Or l'adolescent qu'il dépeint menacé par le solipsisme n'est-il pas, plus qu'il ne l'a jamais été, raccordé au monde par toutes sortes d'outils ? *Notre époque*, pour reprendre le sous-titre de (...) *Teen Spirit*, est aussi faite de cela, ici comme ailleurs.